

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La poursuite

Hervé Desbois



Number 58, Summer 1999

Bals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4417ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this article

Desbois, H. (1999). La poursuite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 81-91.

## La poursuite

Hervé Desbois

**L**e soleil du mois d'août brillait au zénith. J'avais la sensation d'en supporter toute la chaleur sur mes épaules. Mais il y avait en moi une rage de continuer, malgré la soif, malgré la faim, malgré l'atmosphère torride, malgré tout. Cela devait être ce qu'on appelle l'instinct de conservation : survivre à tout prix !

Je marchais sur le sentier poussiéreux, celui qui longe la voie ferrée. Je le connaissais bien pour l'avoir souvent emprunté. Étroit et peu fréquenté, il reliait deux villages typiques de la région parisienne. Traversant tantôt des boisés, mais le plus souvent en terrain découvert, bordé de buissons et de haies sauvages, le sentier avait une blancheur aveuglante à cause du soleil.

La fine poussière s'élevait en volutes paresseuses à chacun de mes pas et mes godillots noirs en étaient complètement recouverts. Autour de moi, la nature, seul témoin de ma marche désespérée. Les cigales faisaient entendre leur chant aigu, comme une réponse aux stridulations monotones des criquets. Seul le pépiement de quelques oiseaux venait troubler cette symphonie sans fin.

Et pourtant, je soupçonnais que cette tranquillité n'était qu'apparente. Aussi je gardais tous mes sens en éveil. Le moindre bruit me faisait tressaillir et je m'arrêtais souvent pour scruter l'horizon. Je me méfiais surtout des courbes du chemin alors que je me trouvais totalement à découvert. Cette méfiance était fondée, particulièrement depuis l'incident du passage à niveau...

Cela s'était passé à l'entrée du sentier. J'avais réussi à me faufiler dans les rues du village où j'habitais sans rencontrer âme

qui vive. Rendu confiant, je parcourais les derniers mètres me séparant du sentier sans trop faire attention. Et, comme je disparaissais derrière les premiers buissons du petit chemin, un claquement sec m'avait fait sursauter. En me retournant, j'avais vu le gardien du passage à niveau. Il se tenait bien droit devant sa porte qu'il venait de fermer bruyamment, et il me fixait, impassible.

J'avais alors hâté le pas et parcouru sans me retourner plusieurs kilomètres, partagé entre la colère et la crainte. Je m'en voulais de n'avoir pas été plus méfiant, connaissant ce vieux bonhomme taciturne. Que pouvait-il fabriquer maintenant ? Je le soupçonnais de m'avoir déjà dénoncé à la police, voire même au contre-espionnage. Peut-être s'était-il lui-même lancé à ma poursuite, attendant le moment propice pour me tomber dessus. Par ailleurs, je doutais qu'il pût connaître l'existence de mon précieux paquet. Pour me rassurer, je plongeai la main dans ma poche droite. Oui, le petit sac était toujours là. Je le serrai avec force, me promettant d'en préserver le contenu jusqu'à destination.

Ces réflexions m'avaient redonné un certain aplomb. Et Dieu sait que j'en avais besoin, car j'étais encore loin de mon but. Je m'arrêtai un instant pour évaluer ma position. Derrière moi, le passage à niveau était déjà loin et, même si je me trouvais en terrain plat, je ne voyais que de la verdure, sans aucun signe de vie humaine. À quelques centaines de mètres devant moi, je pouvais apercevoir l'orée d'un petit bois. Je ressentis une certaine inquiétude, car ce boisé pouvait receler mille et une cachettes et autant d'embuscades. Pourtant je devais le traverser, car il n'y avait aucun autre passage.

Soudain, une vibration dans le sol me sortit de ces réflexions. Je prêtai l'oreille... un bruit sourd, comme une rumeur, semblait provenir du village que je venais de quitter. Le bruit s'amplifiait rapidement et c'est alors que je compris de quoi il s'agissait : LE TRAIN !

Il n'était pas question d'être vu par qui que ce soit ; la bévue du passage à niveau suffisait. Je me jetai dans le premier buisson

venu et m'accroupis rapidement, non sans m'être écorché au passage sur quelques ronces. Indifférent aux égratignures sanguinolentes, je guettaï l'arrivée du monstre d'acier. Je ne regrettais pas ma hâte à me cacher, car il s'écoula à peine une dizaine de secondes avant que la locomotive n'apparaisse dans un épais panache de fumée blanche. Séparé de quelques mètres de la voie ferrée, je pus sentir le souffle âcre de son passage. Le bruit était assourdissant et le convoi ne semblait pas vouloir finir.

Je hasardai un coup d'œil à travers le feuillage. J'étouffai un juron... il ne s'agissait que d'un train de marchandises. Enfin, j'avais au moins la satisfaction de n'avoir pas été vu par les cheminots. Il ne fallait se fier à personne en ces temps troublés. Devant moi passaient les derniers wagons et bientôt il ne subsista que l'odeur âpre et piquante de la fumée et le lointain murmure de la locomotive.

Je repris mon chemin, songeant aux tactiques que je pourrais employer pour contrer une embuscade éventuelle, car j'en avais maintenant la certitude, on tenterait de me piéger. Mais où et quand ? Ce petit bois vers lequel je me dirigeais était tout à fait approprié. C'est du moins ce à quoi j'aurais pensé si j'avais eu moi-même à tendre un piège.

Je m'arrêtai à une distance raisonnable de l'orée. Tapi derrière un buisson, j'observai le boisé, tentant de surprendre le moindre bruissement. Tout semblait calme. Le chant des criquets me semblait tout à coup assourdissant. Je ne pouvais tout de même pas rester là jusqu'à la tombée de la nuit !

Au moment où je me disais ces mots, une vive douleur au bras gauche me fit lâcher un juron. Je me laissai tomber sur le côté dans l'espoir que les hautes herbes sèches me soustrairaient au regard de mon agresseur invisible. Bon Dieu, qu'est-ce que j'avais reçu là ! J'avais la main droite crispée sur la blessure et la douleur semblait maintenant irradier dans tout le bras. Je me décidai à regarder... Relevant la manche de mon chandail, je ne vis qu'un minuscule point rouge à peine plus gros qu'une tête d'épingle. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines... « Un

dard empoisonné!» Mais je ne vis aucun projectile. Il pouvait tout aussi bien être tombé dans les hautes herbes.

Sans perdre de temps, je me mis à sucer avec force la minuscule plaie. J'aspirai du mieux que je pouvais, recrachant aussitôt le sang contaminé. J'étais soudain fébrile, comme pris d'un vertige incontrôlable. Le poison faisait-il déjà son effet? Je fermai les yeux quelques secondes pour me calmer... Non, ce n'était que mon empressement. Je mettais d'ailleurs tant d'ardeur dans ma succion que mes joues en étaient douloureuses.

Je repris l'opération de succion, puis je m'arrêtai à nouveau, à l'écoute de mon corps. La douleur était déjà moins vive et je ne remarquai aucun changement dans mes fonctions vitales. Je n'y comprenais plus rien!

Alors que je regardais autour de moi pour trouver ce qui avait pu provoquer cette blessure, je vis mon « agresseur »... Une guêpe de belle taille que j'avais dérangée en pleine activité! Même si je me sentais ridicule, je ne pus réprimer un soupir de soulagement. C'est alors que j'entendis un bruit non loin de moi, et cela semblait venir du boisé...

On aurait dit une plainte étouffée, un gémissement, à peine perceptible d'où j'étais placé. Lentement, je me relevai, juste assez pour dépasser les hautes herbes, et j'avançai en direction du bruit. De cette façon j'abordai le petit bois par son flanc gauche. J'avais ainsi moins de chances de me faire repérer mais, par contre, je devais me frayer un passage à travers toutes sortes de branchages et autres buissons plus ou moins piquants. J'en fus quitte pour quelques égratignures supplémentaires.

Le bruit avait cessé. Mais j'avais eu le temps de situer approximativement l'endroit d'où il venait. Toujours courbé, j'avançai à pas feutrés, tous les sens en éveil. Brusquement, j'entendis de nouveau le même gémissement, là, tout juste à ma droite, derrière un petit fourré. Je m'accroupis un peu plus. Avec des gestes lents et minutieux, j'écartai quelques branchages... et ce que je vis me figea dans mon mouvement.

Un homme était couché sur le dos, inerte, tandis qu'une autre personne était assise dessus. Cela ressemblait à une échauffourée qui avait tourné à l'avantage du plus fort. Soudain l'homme du dessous eut un spasme et se mit à râler. Son agresseur, dont les mains enserraient encore son cou, avait dû l'étrangler, et le pauvre homme rendait l'âme sous mes yeux ! Je portai alors mon attention sur l'étrangleur et je restai stupéfait : UNE FEMME ! Je ne rêvais pas, il s'agissait d'une femme. Elle se pencha sur l'homme dans un mouvement brusque... et l'embrassa à pleine bouche ! Je réalisai en un éclair ce dont je venais d'être témoin. J'avais sous les yeux un couple d'amants, surpris en pleine étreinte... D'où j'étais placé, ni l'un ni l'autre ne pouvaient me voir et, de toute façon, ils avaient d'autres choses en tête ! Heureusement, car j'en profitai pour me retirer en douce. Et au stade où ils en étaient, je savais que je ne risquais pas d'être repéré.

Étaient-ils là pour moi ? Peut-être avaient-ils trouvé le temps trop long et s'étaient adonnés à leurs ébats champêtres... Quoi qu'il en soit, j'avais la voie libre et je traversai le petit bois sans perdre de temps, momentanément soulagé.

Je débouchai rapidement dans une petite clairière. Avant de me mettre à découvert, je décidai de rester immobile, à quelques mètres de la lisière du bois. Je goûtai un peu la fraîcheur des lieux, tout en inspectant les environs. Il y avait quelque chose qui me mettait mal à l'aise. Quelque chose d'indescriptible, que je ne parvenais pas à identifier. Pourtant il n'y avait rien de suspect. C'était d'ailleurs peut-être cela qui me rendait nerveux.

Je me décidai enfin à sortir du bois. La lumière du soleil était toujours aussi aveuglante, la chaleur aussi accablante. J'avais lentement sur le petit sentier qui semblait se perdre au milieu des herbes sèches, jetant de temps en temps un coup d'œil derrière moi. Les bruits de la nature environnante étaient tellement forts que j'aurais pu ne pas entendre quelqu'un venant dans mon dos. J'avais toujours cette hantise de me faire surprendre. C'était d'ailleurs peut-être grâce à cette obsession que j'étais encore en vie...

Je m'immobilisai au beau milieu de la clairière. Je venais de surprendre du mouvement sur ma droite, sans savoir ce que c'était. Quelque chose était entré dans mon champ de vision une fraction de seconde. Maintenant accroupi dans les hautes herbes, je tâchai de voir de quoi il s'agissait. Il y avait non loin de moi un taillis que je n'avais jamais vraiment remarqué. À la limite de la clairière, je n'avais toujours vu là qu'un grand et vieil arbre envahi de lianes. Maintenant que je le regardais avec attention, je découvrais à ses pieds une petite cabane dont les planches étaient aussi grises que l'écorce du vénérable feuillu. Bien cachée, elle était restée à l'abri de mes regards à chacune de mes randonnées.

C'était donc de là que provenait le mouvement. À présent tout était calme. Je ne pouvais cependant pas me permettre de continuer mon chemin sans savoir ce qui se cachait là-dedans. Je devais en avoir le cœur net, ne fût-ce que pour ma tranquillité d'esprit.

Toujours accroupi, je me frayai un chemin à travers les hautes herbes qui craquaient à chacun de mes pas. Puisque j'avais peut-être été déjà repéré, j'approchai par le revers. De cette façon, quelqu'un de caché dans cette cabane à m'attendre ne pouvait pas me voir. Il devait forcément en sortir pour faire face. J'étais vraiment trop sûr de moi...

En effet, l'attaque survint avec la vitesse de l'éclair et au moment où je l'attendais le moins. L'agresseur était tout aussi inattendu, puisqu'il venait du ciel. Un couple d'hirondelles m'avait pris en chasse et tournoyait dangereusement autour de moi. Je connaissais trop bien ces oiseaux pour en avoir peur. On m'avait rapporté des histoires horribles de gens ayant eu les yeux crevés par ces oiseaux, parce qu'ils s'étaient approchés un peu trop de leur nid.

C'est en repensant à ces histoires que je me protégeai au mieux le visage. Chacun leur tour, les deux oiseaux s'élançaient en piqué dans ma direction jusqu'à me frôler de leurs ailes. J'avais dû déranger la nichée en m'approchant de la cabane abandonnée dont ils étaient, semble-t-il, les locataires exclusifs.

Ces oiseaux sont d'un courage et d'une ténacité exemplaires. Ils harcèlent leur agresseur jusqu'à ce que tout danger soit écarté. Ce fut donc avec une grande sagesse et une extrême rapidité que je quittai les lieux.

À bout de souffle et le cœur battant la chamade, je m'arrêtai enfin. Un dernier regard vers la cabane me confirma que j'étais seul. Personne ne s'y terrait en embuscade. Seules les hirondelles continuaient leur ballet aérien, comme en signe de victoire sur l'agresseur que j'avais été pour elles. Décidément, j'aimais de moins en moins cette escapade ! Je restai allongé là quelques minutes, le temps que mon cœur reprenne un rythme normal. Soudain, une ombre passa devant le soleil. Me redressant d'un coup sur mes coudes, et quoique aveuglé par le soleil, je pus distinguer en contre-jour une grande silhouette, celle d'un homme solidement campé devant moi, portant en bandoulière quelque chose qui me parut être un fusil. Moi assis, lui debout, il avait l'air d'un géant, me fixant intensément de ses yeux interrogateurs. Je me sentis pris au piège, totalement à sa merci et, à vrai dire, une légère panique m'envahit. En une fraction de seconde j'avais imaginé toutes sortes de scénarios mais, dans chacun d'eux, avant même que je puisse esquisser le moindre mouvement, le gaillard m'envoyait au tapis.

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

Le ton était agressif, mais le gars restait immobile. J'en profitai pour agir. Aussi rapide qu'un chat, je roulai sur le côté et bondis sur mes jambes. Nous étions maintenant à égalité et je pus mieux le voir. Avec ses vêtements couleur kaki, celui que j'avais tout d'abord pris pour un soldat n'était autre que le garde-pêche. Son « fusil en bandoulière » n'était rien d'autre que sa canne à pêche. Vieux célibataire endurci qui n'aimait pas à rire, il était respecté dans les environs. Je m'empressai donc de lui répondre.

— Je m'en vais à Villenne.

Le vieil homme hocha la tête et émit un grognement. Il tourna rapidement le dos, continuant sa tournée en direction du



petit bois. Je souris en pensant au couple qui s'y trouvait peut-être encore.

Soudain, je regardai ma montre. Je réalisai que j'avais perdu la notion du temps. Elle indiquait treize heures.

— Déjà ? Bon Dieu, il faut que je me grouille !

Je me remis en route, accélérant le pas, décidé à prendre un peu plus de risques pour arriver à temps au rendez-vous. De toute façon, je n'étais plus bien loin de ma destination. Au loin, je pouvais maintenant deviner la vallée au creux de laquelle nichaient des maisons aux toits de tuiles rouges. Je crus même entendre la sirène d'une péniche remontant vers Paris. La Seine était toujours fréquentée par ces longues barges fantomatiques, noires silhouettes semblant venir d'un autre âge.

« Au bord du quai, celui qui est devant l'île, avant une heure et demie. Prendre le premier bateau qui va sur l'île. Il y aura d'autres instructions une fois là. »

Toutefois, je n'avais aucune idée de l'identité de mon contact. Une femme ? Un homme ? Et comment le ou la reconnaître ? Et cette mystérieuse personne, comment elle-même ferait-elle pour m'identifier ? Cette absence d'informations m'inquiétait un peu, mais j'avais accepté cette mission parce que j'avais pleine confiance en mes moyens. J'espérais seulement ne pas avoir été trop présomptueux ! Mon père m'avait toujours reproché ce qu'il considérait comme mon pire défaut : « Ton orgueil t'aveugle ! Et après quoi tu cours ? Te faire remarquer, comme toujours ; la gloriole, quoi ! » Mais moi, je voyais mon attitude comme une qualité et même ses paroles blessantes ne m'avaient jamais découragé de croire en moi, de me faire confiance, à outrance.

Le sentier, qui longeait la voie ferrée jusqu'au village de Villenne, prenait fin abruptement. Au détour d'un virage, alors qu'on découvrait en surplomb les toits des premières maisons parmi les arbres, le sentier se dissociait de la ligne de chemin de fer. Le sol poussiéreux faisait place à une sente de gravier, encaissée entre deux murs de briques rouges. Le raidillon

débouchait sur une petite rue. À droite, un pont à une arche pour la voie de chemin de fer. À gauche, la rue se perdait entre les maisons accrochées au flanc de la colline.

Je regardai attentivement dans cette direction. Il n'y avait personne en vue. Sans hésiter je me remis en route. Malgré mon désir d'arriver au plus vite à destination, je dus freiner le pas en raison de la pente très abrupte. Je suivais un trottoir étroit en longeant les murs des maisons recouvertes de crépi. Même si je me pensais tiré d'affaire une fois dans le village, je restai aux aguets, prêt à toute éventualité.

C'est alors que j'entendis des pas rapides derrière moi. Me retournant vivement, je vis un homme qui dévalait la rue. Arrivait-il du sentier que je venais de quitter? M'avait-il suivi depuis le début sans que je m'en rende compte? Le moment n'était pas aux questions et je décidai moi aussi de courir, sans me retourner et de toutes mes forces. Je pris rapidement de la vitesse, tellement la pente était raide, manquant de trébucher à chaque nouvelle enjambée. À moitié hors d'équilibre, je piquai sur la droite dans une ruelle, bousculant au passage une vieille dame qui m'invectiva de sa petite voix aiguë. Je tournai ensuite vers la gauche dans une petite sente pavée et, là, à bout de souffle, je m'arrêtai sous un porche. Le cœur en furie, la respiration bruyante, je m'efforçai au calme. Je dressai l'oreille... rien. Sortant quelque peu de l'ombre sécurisante de mon abri, je me penchai mais ne vis personne. J'avais semé mon poursuivant! M'orientant rapidement dans ces ruelles familières, je repris mon chemin et arrivai bientôt en vue du quai. Il y avait là une barque à moteur qui assurait la liaison avec l'île. Quelques personnes y avaient d'ailleurs déjà pris place. Mon contact était-il parmi elles? Je n'avais, hélas, pas grand temps pour me faire une idée. Je devais absolument prendre cette barque puisque ma montre indiquait maintenant treize heures vingt. Ma mission allait prendre fin dès que j'aurais pu livrer mon précieux paquet. Arrivé à quelques pas de la barque, je fouillai au fond de ma poche. Mon sang se glaça soudain. MA POCHE ÉTAIT VIDE!

— Nom de ...

J'étouffai un juron tout en retournant mes deux poches : rien ! J'essayai de me calmer pour y voir clair et comprendre ce qui avait bien pu se passer. Je compris bien vite que j'avais dû perdre mon précieux paquet lors de ma course folle dans les rues. Le passeur me regardait, impassible.

— Deux minutes, donnez-moi deux minutes !

Le vieux bonhomme au visage buriné par le soleil et les années hochait la tête. Sans perdre un instant je repris le chemin inverse, courant aussi vite que mes jambes fatiguées me le permettaient. Je ne tardai pas à arriver à l'endroit où j'avais bousculé la vieille dame. Mes yeux fouillaient désespérément les moindres recoins de la ruelle, sans résultat. Je continuai néanmoins à chercher, la tête baissée, les yeux rivés au sol. C'est dans cette position que je me heurtai à un passant, où plutôt une passante, puis que je reconnus aussitôt la vieille dame que j'avais bousculée. Je bafouillai quelques excuses, craignant les foudres de la dame. Quelle ne fut donc pas ma surprise de voir son visage s'éclairer d'un gentil sourire.

— Eh bien, jeune homme, on dirait que vous avez de la chance !

Sur ces mots, la vieille dame sortit de son cabas une petite sacoche en cuir qu'elle me tendit victorieusement. **MON SAC !** Je me confondis en remerciements.

— Et la prochaine fois, soyez donc un peu plus prudent.

Autant j'étais heureux d'avoir retrouvé la sacoche, autant je me sentais penaud d'avoir eu à subir les leçons de cette femme. Moi, me faire faire la morale par une petite vieille !

Je me précipitai à nouveau vers le quai d'embarquement. Le passeur m'avait vu venir de loin et me faisait maintenant de grands gestes, m'invitant à me dépêcher. J'accélérai le pas et sautai dans l'embarcation, soulagé. Je sortis de mes poches de quoi payer le passage. L'instant d'après, nous quittions le quai dans le bruit infernal et la fumée noire du moteur pétaradant. Des odeurs nauséabondes montaient de la Seine, tandis que la

barque fendait les eaux sales maculées, ici et là, de cernes d'huile multicolores qui miroitaient au soleil. Nous approchions rapidement de l'île que je découvrais chaque fois avec ravissement.

« Joyau égaré parmi les déchets de l'humanité », pensai-je en regardant l'île de laquelle nous nous approchions à vive allure.

Quelques minutes plus tard, l'embarcation s'immobilisa près d'un quai où on avait fixé de vieux pneus pour amortir le choc de l'accostage. Je descendis à la suite des autres passagers, soulagé d'être arrivé à bon port. Je m'arrêtai un instant, jetant un regard circulaire sur ces lieux que je connaissais si bien. Il y avait déjà pas mal de monde qui se baignait dans les eaux claires de la piscine. D'autres se laissaient caresser par les chauds rayons du soleil.

Maintenant que j'avais dix ans, ma mère me laissait aller tout seul à la piscine. Je n'avais plus besoin d'être accompagné par mes frères pour m'y rendre. Et, tel un vaillant combattant solitaire, je parcourus courageusement les quelques kilomètres du petit sentier qui longe la voie ferrée et qui relie Vernouillet à Villenne.

« Il faudra vraiment que je change de jeu la prochaine fois, ou que je vienne avec un copain. C'est devenu moins drôle les histoires d'espions. Et puis je gagne tout le temps ! »

Derrière moi j'entendis à nouveau le bruit pétaradant du moteur de la barque. Le passeur à la mine patibulaire était déjà reparti, emmenant avec lui quelques passagers vers l'autre rive, chacun vers son histoire, chacun vers son destin.